

Sa garde se range à ses côtés; Juan est debout devant lui. — « Tous nos hommes sont-ils prêts ? » — « Tous sont déjà embarqués : la dernière chaloupe n'attend plus que notre chef. » — « Mon épée et mon manteau ! » Aussitôt son épée est à sa ceinture et son manteau sur ses épaules. « Faites venir Pédro ! » Il vient. — Conrad s'incline avec toute la politesse dont il daigne honorer ses amis : « Reçois ces tablettes et lis-les avec soin, elles contiennent des instructions importantes. Que la garde soit doublée, et quand le vaisseau d'Anselme sera de retour, dis-lui de se conformer de point en point à ces ordres. Dans trois jours, si le vent nous est propice, le soleil éclairera notre retour ; — jusque-là, que la paix soit avec toi ! » Il dit, serre la main du pirate son collègue, puis s'élance fièrement dans la chaloupe. La rame entr'ouvre les vagues, et à chacun de ses coups jaillissent des étincelles phosphoriques. On aborde le vaisseau. — Conrad est debout sur son tillac ; — le sifflet fait entendre ses sons aigus ; — les matelots exécutent la manœuvre. — Il remarque la promptitude avec laquelle son navire obéit au gouvernail, l'agilité et l'adresse de l'équipage, — et daigne en témoigner sa satisfaction. Il tourne vers le jeune Gonzalve des yeux approbateurs. — Pourquoi a-t-il tout à coup tressailli ? Quelle soudaine tristesse a paru le saisir ? Hélas ! sa tour, du haut de son rocher, a frappé ses regards, et le souvenir des adieux s'est réveillé en lui. Sa Médora, — en ce moment, contemple-t-elle le vaisseau ? Ah ! jamais il n'a mieux senti combien elle lui est chère ! Mais il lui reste beaucoup à faire avant que le jour paraisse. — Il rappelle son courage, se détourne, et descend avec Gonzalve dans la cabine pour lui communiquer son plan, ses moyens — et son but ; une lampe les éclaire ; devant eux est une carte marine avec tous les instruments nécessaires à la science navale. Leur entretien se prolonge jusqu'à minuit ; des yeux que l'inquiétude tient éveillés ne s'aperçoivent pas de la fuite des heures. Cependant, poussé par le souffle propice de la brise, le vaisseau vole sur les ondes avec la rapidité du faucon. Il traverse un groupe d'îles ; il en double les hauts

promontoires, et bien avant l'aube il arrive en vue du port. Là, dans une étroite baie, les corsaires découvrent la flotte du pacha ; ils comptent ses galères, et remarquent l'imprudente sécurité des musulmans endormis. Le vaisseau de Conrad passe devant leur flotte sans en être remarqué, et va tranquillement jeter l'ancre à l'endroit qu'il a choisi pour son embuscade, abrité derrière la saillie d'un cap qui élève dans les airs sa figure âpre et fantastique. Alors les corsaires, qui ne se sont point livrés au sommeil, se préparent à agir, également prêts à combattre sur la terre ou sur les flots ; Conrad, appuyé sur le bord du navire, penché sur le gouffre écumant, parle avec calme, — et pourtant il parle de combats et de sang !

NOTES DU CHANT PREMIER.

¹ La durée de l'action du poëme pourra paraître trop restreinte eu égard au nombre des événements qui y sont accumulés ; mais toutes les files de la mer Égée ne sont qu'à quelques heures de distance du continent, et le lecteur voudra bien prendre le vent comme je l'ai souvent trouvé moi-même

² Voir le *Roland furieux*, chant X.

LE CORSAIRE.

CHANT DEUXIÈME.

« Conosceate i dubiosi desiri? » DANTE.

I.

Dans la baie de Coron sont rassemblées de nombreuses galères. Les lampes brillent à travers les fenêtres de la ville ; car cette nuit Séyd, le pacha, donne une fête à l'occasion de sa victoire en espérance, alors qu'il reviendra triomphant et ramènera les pirates chargés de fers ; il l'a juré par Allah et son cimeterre. Fidèle à son firman et à sa parole, il a réuni sur la côte tous ses vaisseaux, et la multitude des guerriers accourus à sa voix fait retentir au loin ses orgueil-

leuses clameurs; déjà ils se partagent les prisonniers et le butin, quoique l'ennemi qu'ils méprisent soit loin encore. Ils n'ont qu'à mettre à la voile; sans doute le soleil de demain verra les pirates enchaînés et leur repaire détruit. Cependant les sentinelles peuvent se livrer au sommeil, si cela leur convient, triompher en dormant et rêver de carnage. Voyez-les se disperser sur le rivage et exercer leur bouillante valeur sur le Grec inoffensif. Il sied si bien au brave en turban de tirer le cimeterre devant un esclave! On pille sa maison, mais on veut bien lui laisser la vie; car aujourd'hui leurs bras sont forts et éléments, et ils dédaignent de frapper parce qu'ils le peuvent impunément, à moins que ce ne soit dans un caprice de gaieté, et pour ne pas en perdre l'habitude. La nuit s'écoule au milieu des plaisirs et des festins; ceux qui veulent garder leurs têtes, force leur est de sourire, de servir ce qu'ils ont de meilleur aux bouches musulmanes, et de contenir leurs malédictions jusqu'à ce que la côte soit délivrée de leur présence.

II.

Dans son palais, sur une ottomane élevée, est étendu Séyd, coiffé de son turban; autour de lui sont rangés les chefs barbus qu'il est venu commander. Le banquet est terminé, le dernier pilau est enlevé; — il a même osé, dit-on, boire des breuvages proscrits; mais ses esclaves servent au reste de la compagnie le jus moins excitant de la fève d'Arabie. Des longues chibouques s'échappent des nuages de fumée, et les almas dansent aux sons d'une musique bizarre. L'aurore verra s'embarquer les chefs; la mer est perfide dans l'ombre de la nuit, et après la débauche on dort plus tranquillement sur des couches de soie que sur la vague houleuse. S'amuse qui pourra; qu'on attende pour combattre le dernier moment, et qu'on se fie plus au Coran qu'à la force de son bras; cependant l'armée nombreuse du pacha justifie et au-delà son orgueilleuse attente.

III.

A la porte extérieure se présente, avec une respectueuse circonspection, un esclave que sa charge attache à ce poste;

il incline profondément la tête, et sa main touche le sol avant que sa langue se hasarde à articuler son message. « Un derviche échappé de l'île des Corsaires est ici; — il demande à dire lui-même le reste¹. » Séyd fait d'un regard un signe d'assentiment, et sur-le-champ le saint homme est introduit en silence. Ses bras sont croisés sur sa robe d'un vert foncé; sa démarche est mal assurée, l'abattement se peint dans ses traits; cependant les austérités, plus que les années, semblent l'avoir vieilli; c'est le jeûne et non la crainte qui a pâli son visage: son front est orné d'une chevelure noire consacrée à son Dieu, et que surmonte fièrement un haut capuchon; les longs plis de sa robe enveloppent sa taille et cachent sa poitrine, où bat un cœur tout plein de l'amour du ciel. D'un air humble, mais assuré, il soutient les regards curieux dirigés sur lui, et qui cherchent à deviner l'objet de sa visite avant que la volonté du pacha lui ait permis de parler.

IV.

« Derviche, d'où viens-tu? » — « De la tanière des pirates, d'où je me suis échappé. » — « Quand et comment es-tu tombé en leur pouvoir? » — « Notre navire, parti de Scalanova, se rendait à l'île de Scio; mais Allah n'a pas daigné sourire à notre voyage; — ce sont les pirates qui ont profité des gains de nos marchands; ils nous ont donné des fers. Je ne craignais pas la mort: je n'avais d'autre richesse que l'errante liberté qu'on venait de me ravir. Je profitai des chances de fuite que m'offrait la nuit la barque d'un pêcheur, je saisis l'occasion et m'échappai. Ici je suis en sûreté. — Auprès de toi, puissant pacha, que peut-on avoir à craindre? »

— « En quel état se trouvent les pirates? se disposent-ils à défendre leur butin et leur caverne de voleurs? sont-ils informés de nos préparatifs? savent-ils que la flamme va consumer leur nid de scorpions? »

— « Pacha, un captif attristé, qui ne songe qu'au moyen de fuir, n'est guère propre à jouer le rôle d'espion; je n'entendais que le mugissement des vagues inquiètes, ces vagues

qui refusaient de m'arracher à ce rivage ; je ne contemplais que le soleil et le ciel, ce soleil trop brillant, ce ciel trop bleu pour les regards d'un captif ; je sentais qu'il fallait être libre pour jouir de tout cela, et que pour sécher mes larmes je devais commencer par briser ma chaîne. Du moins tu peux juger par mon évasion qu'ils ne songent guère aux périls qui les menacent ; car, s'ils eussent fait une garde vigilante, j'aurais vainement essayé de profiter des moyens de fuite auxquels je dois de me trouver ici en ce moment. Les sentinelles insouciantes qui ne m'ont pas vu fuir ne veilleront pas avec plus de soin quand ta flotte approchera de leur île. Pacha, — mon corps demande à réparer ses forces affaiblies ; j'ai besoin de nourriture pour apaiser ma faim, de repos pour me remettre des fatigues de la mer ; permets que je me retire. — Que la paix soit avec toi et avec tous ceux qui t'entourent ! — permets que j'aille prendre le repos qui m'est nécessaire. »

— « Demeure, derviche ; j'ai d'autres questions encore à te faire ; reste, te dis-je : je t'ordonne de t'asseoir ; m'entends-tu ? Obéis, je veux encore t'interroger ; les esclaves t'apporteront de la nourriture ; tu ne jeûneras pas lorsque tout le monde ici se livre aux joies du banquet. Quand tu auras mangé, prépare-toi à me répondre avec clarté et détails. — Je n'aime pas les mystères. »

Je ne sais quelle agitation s'empara de l'homme pieux, mais il jeta sur le divan des regards peu satisfaits ; il témoigna peu de goût pour le repas qu'on lui offrait, et fort peu de respect pour les convives. Mais ce mouvement d'humeur qui parut sur son visage fut presque aussitôt réprimé ; il s'assit en silence, et reprit son premier calme. Le repas servi, il se gardait de ces mets somptueux, comme si quelque poison y eût été mêlé. « Pour un homme si longtemps condamné au jeûne et à la fatigue, il me semble qu'il fait peu honneur au magnifique repas qui est devant lui. — Qu'as-tu donc, derviche ? Mange. Te crois-tu à la table d'un chrétien ? prends-tu mes amis pour tes ennemis ? pourquoi dédaigner le sel, ce gage sacré qui, une fois accepté, émousse le

tranchant du sabre, réunit les tribus hostiles et nous fait respecter comme un frère l'ennemi que nous avons pour hôte ? »

— « Ce sel assaisonne des mets délicats, — et moi, ma nourriture, ce sont les racines les plus communes ; ma boisson, l'eau du premier ruisseau venu ; d'ailleurs, mes vœux et les règles de mon ordre² me défendent de rompre le pain avec qui que ce soit, ami ou ennemi. Cela peut paraître étrange, mais je parle à mes risques et périls ; toute ta puissance, pacha, que dis-je ? le trône même du sultan — ne me ferait pas goûter au pain ou à un mets quelconque, — à moins d'être seul. Si j'enfreignais les lois de notre ordre, la colère du prophète pourrait entraver mon pèlerinage au temple de la Mecque. »

— « Eh bien ! comme tu voudras. — Garde tes austérités — J'ai une question à t'adresser : tu pourras ensuite te retirer en paix. Combien sont les pirates ? — Que vois-je ? ce ne peut être le jour ! — Quelle étoile, — quel soleil jette sur la baie ces flots de lumière ? — On dirait un lac de feu. — Aux armes ! — aux armes ! Trahison ! mes gardes, mon cimetière ! Nos vaisseaux sont la proie des flammes, — et moi je suis ici ! Derviche maudit ! — voilà donc les nouvelles que tu apportes ! — Tu n'es qu'un vil espion. — Qu'on s'en empare ! — qu'on le tue à l'instant ! »

Le derviche s'est levé à la vue de cette soudaine lumière, et le changement qui s'effectue dans sa personne inspire l'effroi à tous les spectateurs. Le derviche s'est levé, non dans un pieux costume, mais comme un guerrier qui s'élance sur son coursier. Il a rejeté loin de lui son capuchon et sa robe. — On voit reluire sa cotte de mailles et briller les éclairs de son glaive ; son casque étroit, mais resplendissant, son noir panache, son regard étincelant, son visage sombre, le font apparaître aux regards des musulmans comme un génie infernal aux coups redoutables duquel il est impossible de se dérober. La confusion, le bruit, la lueur de l'incendie et des torches, les cris d'effroi, le cliquetis des fers qui se croisent, les hurlements des combattants, tout donne à ce lieu l'aspect

roles à Gulnare^s et de calmer les frayeurs de cette beauté tremblante; car, dans cet intervalle dérobé par la pitié à la guerre, l'ennemi, voyant qu'il n'était pas poursuivi, suspendit sa fuite précipitée, — puis se rallia, — puis revint au combat. Séyd s'en est aperçu; il a remarqué le petit nombre des pirates comparé à celui de ses guerriers; il rougit de son erreur, et s'indigne d'une déroute causée par la surprise et la peur: « *Allah il Allah!* » Tous ont répété ce cri de vengeance. La honte se transforme en rage; ils veulent réparer leurs torts ou mourir; il faut que la flamme réponde à la flamme, le sang au sang; il faut faire refluer le flot de la victoire. Bientôt la lutte s'engage avec un nouvel acharnement, et ceux qui combattaient pour vaincre ont maintenant leur vie à défendre. Conrad voit le péril, — il voit ses compagnons affaiblis repoussés par des troupes fraîches: « Encore un effort, — un seul; — ouvrons-nous un passage! » Ses soldats forment leurs rangs, — se serrent, — chargent, — plient, — tout est perdu! Comprimés dans un cercle plus étroit, assiégés, ils continuent à lutter sans espoir, mais non sans courage. — Maintenant ils ne combattent plus en rang; cernés, — coupés, — massacrés, — foulés aux pieds, chacun d'eux frappe également et en silence des coups désespérés, et, tombant de lassitude plutôt que vaincu, porte un dernier coup en rendant le dernier soupir, jusqu'à ce que le glaive ne soit plus retenu que par l'étreinte de la mort.

VII.

Avant que les musulmans ralliés eussent recommencé le combat, Gulnare et ses femmes avaient été, par ordre de Conrad, mises en sûreté dans la maison d'un disciple de Mahomet. Là, elles essayèrent les larmes que leur avait fait répandre la crainte de la mort et des outrages; ce fut alors que la jeune Gulnare aux yeux noirs, recueillant ses pensées qu'avait égarées le désespoir, s'étonna de la courtoisie qui avait adouci la voix et les regards de Conrad: chose étrange! ce pirate, couvert de sang, lui avait alors paru plus aimable que Séyd, dans ses moments les plus tendres. Le pacha

aimait comme s'il eût cru que son esclave devait s'estimer heureuse du cœur qu'il lui accordait; le corsaire lui avait donné sa protection, avait calmé ses frayeurs, comme si son hommage eût été un droit de la femme: « C'est un désir coupable, et, qui pis est pour une femme, il est inutile ce désir; mais je brûle de revoir ce guerrier, ne fût-ce que pour le remercier, ce que j'ai oublié de faire dans ma terreur, de m'avoir conservé une vie à laquelle mon amoureux seigneur n'avait pas songé. »

VIII.

Et elle le voit au plus fort du carnage, entouré de morts auxquels il porte envie, et dont le souffle exhalé semble soutenir sa poitrine haletante. Seul et loin des siens, il tient tête à une nuée d'ennemis auxquels il fait payer cher leur victoire. Enfin, étendu par terre, — perdant tout son sang, — ne pouvant trouver la mort qu'il implore, il est pris, afin d'expié tous les maux qu'il a faits. On épargne sa vie, mais c'est pour prolonger son supplice; la Vengeance, inventant pour lui de nouvelles tortures, n'étanche son sang que pour le verser de nouveau, mais goutte à goutte; car le regard insatiable de Séyd voudrait le voir toujours mourant — sans mourir jamais! Est-ce bien là celui qu'elle a vu, il n'y a qu'un moment, victorieux, et n'ayant besoin pour être obéi que d'un signe de sa main sanglante? C'est lui en effet, — désarmé, mais intrépide; son seul regret est de vivre encore; ses blessures ne sont pas assez graves, et cependant il les a cherchées avec ardeur et eût baisé la main qui eût mis fin à son existence. Pourquoi, de tous ces coups qu'il a reçus, ne s'en est-il pas trouvé un seul capable d'envoyer son âme... — il n'ose dire au ciel? Seul de tous les siens, doit-il rester vivant, lui qui, plus qu'aucun autre, a tout fait pour recevoir la mort? Alors il sent amèrement — ce que doit sentir un cœur mortel quand il voit ainsi la fortune le rejeter subitement au bas de sa roue, juste châtiment de ses crimes, et qu'il entend les menaces du vainqueur lui promettre des tortures prolongées pour acquitter sa dette. — Ses pensées sont douloureuses et sombres; mais ce même

orgueil qui a guidé son bras l'aide alors à cacher ce qui se passe en lui. Son calme farouche indique plutôt un vainqueur qu'un captif; quoiqu'il soit affaibli par les fatigues et les blessures, bien peu ont pu s'en apercevoir, tant il promène autour de lui un regard assuré. En vain la multitude, revenue de ses frayeurs, fait entendre au loin ses clameurs insolentes, les braves qui l'ont vu de près n'insultent pas à l'ennemi qui leur apprend à trembler, et les gardes farouches qui le conduisent le contemplant en silence avec une secrète terreur.

IX.

On lui envoie un chirurgien, — mais ce n'est pas l'humanité qui l'amène : — il vient pour s'assurer quelle somme de souffrances peut être infligée encore à ce peu de vie qui lui reste; on lui en trouve assez pour supporter de lourdes chaînes, et promettre à la torture une sensibilité suffisante; demain, le soleil à son coucher verra commencer le supplice du pal; et le jour suivant, en se levant avec l'aurore, viendra contempler comment la victime supporte ses souffrances. De toutes les tortures, celle-là est la plus longue et la pire; car à toutes les autres agonies elle ajoute le tourment de la soif, qui se prolonge de jour en jour sans que la mort consente à l'éteindre, pendant qu'autour du fatal poteau voltigent les vautours affamés. « De l'eau! — de l'eau! — » la haine avec un sourire repousse la prière du malheureux patient; — car s'il boit, il meurt. C'est là le supplice qui attend Conrad! — Le chirurgien et les gardes sont partis, le laissant seul avec son orgueil et dans ses chaînes.

X.

Comment décrire ce qui se passe en lui? Il est douteux qu'il le sache lui-même. Il est un combat intérieur, un chaos de l'âme où tous ses éléments réunis sont en convulsion, se livrant dans les ténèbres une guerre aveugle et intestine, au milieu des grincements du remords impénitent, le remords! ce démon imposteur qui n'avait jamais parlé, et qui nous crie quand le mal est fait : « Je t'ai averti! »

Voix inutile! Les courages brûlants, indomptables, souffrent et se révoltent; les faibles seuls se repentent, même dans ces heures de solitude où nous sentons d'une manière plus intense, où l'homme tout entier se découvre à l'homme : alors nulle passion, nulle pensée dominante ne vient comme autrefois jeter un voile sur tout le reste; l'âme embrasse d'un regard toute la multitude des souvenirs qui viennent l'assaillir de toutes parts et débordent par des milliers d'issues, les rêves expirants de l'ambition, les regrets de l'amour, notre gloire en péril, notre vie menacée, les joies non goûtées, le mépris ou la haine pour ceux qui triomphent de notre malheur, le passé irréparable, l'avenir qui s'avance trop rapidement pour que nous sachions si c'est l'enfer ou le ciel qu'il nous amène; des actes, des pensées, des paroles, jamais totalement oubliés, mais dont le souvenir n'a jamais été aussi poignant qu'à cette heure; des fautes légères ou aimables, qui maintenant nous apparaissent comme autant de crimes; le sentiment rongeur de maux mystérieux, qui, pour être cachés, n'en sont pas moins amers; tout ce spectacle enfin que les yeux d'aucun mortel ne peuvent soutenir, ce sépulcre ouvert, — ce cœur d'homme mis à nu avec toutes ses douleurs exhumées, jusqu'à ce que l'Orgueil, s'éveillant, arrache à l'âme son miroir et le brise. Oui, — l'Orgueil peut voiler tout cela, — et le Courage tout braver, — tout, — tout, avant et par delà le plus affreux trépas. Nul n'est exempt de quelque crainte, et celui qui en trahit le moins n'est qu'un hypocrite avide de louanges. Il n'en mérite point le lâche qui fait étalage d'intrépidité, et s'enfuit! mais bien celui qui regarde le trépas en face — et meurt silencieux; qui, préparé dès longtemps à son dernier voyage, quand la mort s'approche, lui épargne la moitié du chemin!

XI.

Dans la plus haute chambre de sa plus haute tour, le pacha a fait enfermer Conrad, chargé de fers. L'incendie a dévoré son palais, — cette forteresse a recueilli son captif et sa cour. Conrad ne pouvait guère blâmer sa sentence;

car, s'il eût été vainqueur, le même sort eût été le partage de son ennemi. Il est seul; — dans sa solitude, il interroge son cœur coupable; mais cette pensée, il la maîtrise; cependant il est une idée sur laquelle il ne peut ni n'ose s'arrêter: — « Que deviendra Médora en apprenant ces nouvelles? » Alors, mais seulement alors, il lève ses mains enchaînées, et, dans sa rage, il se roidit contre ses fers; mais bientôt il trouve, — ou affecte, — ou rêve le calme, et sourit en dérision de sa propre douleur: « Viennent maintenant les tortures quand elles voudront, — j'ai besoin de repos pour me fortifier contre elles! » En parlant ainsi, il se traîne péniblement vers sa natte, et, quels que soient ses rêves, il ne tarde pas à s'endormir. Il était à peine minuit quand le combat avait commencé; car les plans de Conrad avaient été exécutés aussitôt que conçus; et le carnage met si bien les moments à profit, qu'un rapide intervalle lui avait suffi pour consommer ses crimes. Depuis le moment où Conrad avait débarqué, une heure l'avait vu déguisé, — découvert, — vainqueur, — pris, — condamné, et, — tour à tour corsaire sur les flots, — général sur terre, — détruire, sauver, — recevoir des fers — et s'endormir.

XII.

Il paraît reposer tranquille; — c'est à peine si l'on entend sa respiration: — ah! que ce repos n'est-il celui de la mort! — Il dort. — Qui se penche ainsi sur son paisible sommeil? ses ennemis sont partis, — et ici il n'a point d'amis; est-ce un ange du ciel qui vient lui apporter le pardon? Non, c'est une créature terrestre sous de célestes traits! Sa blanche main tient une lampe — dont elle cache la lueur, de peur qu'un rayon de lumière ne vienne à tomber trop brusquement sur les paupières de ces yeux maintenant fermés, qui ne peuvent s'ouvrir qu'à la douleur, et qui, une fois ouverts, — ne se fermeront plus que pour le dernier sommeil. Cette beauté à l'œil si noir, au teint d'une blancheur si pure, à la brune chevelure entremêlée de diamants, à la taille de fée, — au pied rival de la neige brillante, et qui touche la terre, silencieux comme elle, comment a-t-elle pénétré jusqu'ici à tra-

vers les gardes et les ténèbres de la nuit? Ah! demandez plutôt de quoi n'est pas capable la femme qui, comme toi, Gulnare, obéit à l'inspiration de la jeunesse et de la pitié! Le sommeil fuyait ses paupières, et pendant le sommeil agité du pacha, occupé encore dans ses songes murmurants du pirate son prisonnier, elle a quitté son côté, emportant l'anneau qui lui sert de sceau, et que plus d'une fois en jouant elle a mis à son doigt; — à la faveur de ce signe respecté, elle a traversé sans obstacle les gardes à moitié endormis; épuisés par le combat et les coups qu'ils ont échangés, leurs yeux portaient envie au sommeil de Conrad; grelottants et appesantis, à la porte de la tourelle, ils ont étendu à terre leurs membres fatigués, et ont cessé de veiller; leur tête se soulève à peine pour reconnaître l'anneau du pacha, sans faire attention à la main qui le porte.

XIII.

Elle contemple Conrad avec étonnement: « Peut-il dormir paisible pendant que d'autres yeux pleurent sa défaite ou ses ravages, pendant que l'inquiétude guide en ce lieu mes pas errants? — Quel charme soudain m'a rendu cet homme si cher? Il est vrai que je lui dois la vie; je lui dois plus encore: il nous a soustraites, mes femmes et moi, à des maux pires que la mort. Il est trop tard pour m'arrêter à ces réflexions. — Mais, silence! — Il interrompt son sommeil. — Comme il soupire péniblement! — Il remue. — Le voilà réveillé! »

Conrad soulève la tête; — ébloui par la lumière, il ne sait s'il doit en croire ses yeux; sa main fait un mouvement; — le bruit de ses chaînes ne lui apprend que trop qu'il est encore du nombre des vivants: « Que vois-je? si ce n'est pas une divinité aérienne, il faut que mon géôlier soit doué d'une beauté merveilleuse! »

— « Pirate! tu ne me connais pas; — mais tu vois une femme reconnaissante d'une action dont ta vie n'a offert que trop rarement l'exemple. Regarde-moi! — et rappelle-toi celle que ton bras a arrachée aux flammes et à tes soldats, plus à craindre encore. Je viens à toi dans l'ombre de la

nuit; — je ne sais trop le motif qui m'amène, — pourtant mes intentions n'ont rien d'hostile; — je ne voudrais pas te voir mourir. » — « S'il en est ainsi, femme compatissante, tes yeux sont les seuls que l'attente de mon supplice ne remplit pas de joie; la fortune s'est rangée de leur côté, qu'ils usent de leur droit. Toutefois, je remercie leur courtoisie ou la tienne, qui m'envoie à ma dernière heure un confesseur aussi charmant! » Chose étrange! une sorte de gaieté se mêle à l'extrême infortune; — elle n'apporte aucun soulagement; — cet enjouement de la douleur ne saurait nous donner le change; — mais ce sourire, tout amer qu'il est, — c'est pourtant un sourire; et parfois on a vu les plus vertueux et les plus sages plaisanter jusque sur l'échafaud! Ce n'est pas de la joie, quoique cela y ressemble; — tout le monde peut y être trompé, excepté nous-mêmes. Quel que fût le sentiment qu'éprouvât Conrad en ce moment, un rire insensé dérida à demi son front: une sorte de gaieté était empreinte dans son accent, comme si c'eût été le dernier moment de joie qu'il goûtât sur la terre; toutefois, cela n'était pas dans sa nature, car, dans sa courte carrière, la tristesse et l'agitation avaient rempli presque toutes ses pensées.

XIV.

« Corsaire! ta sentence est prononcée; — mais je puis, en profitant d'un moment d'abandon et de faiblesse, adoucir le courroux du pacha. Je voudrais te sauver, — et te sauver à l'instant même: mais le temps nous manque, et l'état de tes forces s'y opposerait; cependant tout ce qu'il sera possible de faire, je le ferai: je tâcherai du moins de faire proroger la sentence qui t'accorde à peine un jour; en vouloir maintenant davantage nous serait fatal; cette vaine tentative nous perdrait tous deux, et toi-même tu ne le voudrais pas. »

— « En effet! je ne le voudrais pas. — Mon âme est aguerrie à tout; je suis tombé trop bas pour craindre une chute nouvelle. Ne te livre point à des projets périlleux, ne me flatte point de l'espoir d'échapper par la fuite à des ennemis avec

lesquels je ne pourrais me mesurer: incapable de vaincre, — fuirais-je lâchement? Serais-je donc le seul de ma troupe qui n'oserait mourir? Cependant il est une femme — dont le souvenir ne peut se détacher de moi, et en pensant à elle je sens mes yeux humides s'attendrir comme les siens. Je n'avais que quatre choses au monde: — mon vaisseau, — mon épée, — mon amour, — mon Dieu! Ce dernier, je l'ai quitté dans ma jeunesse, — et il me quitte maintenant; — et l'homme, en m'accablant, ne fait qu'accomplir sa volonté. Je n'insulterai pas à son trône par des prières arrachées à un lâche désespoir. Je respire, — je sais souffrir, c'est assez pour moi. Mon épée a échappé à ma main malheureuse qui aurait dû mieux garder une arme si fidèle; mon vaisseau est submergé, — ou pris; — mais mon amour... — Oh! pour elle ma voix monterait vers le ciel! Elle est tout ce qui peut encore m'attacher à la terre! — Ma mort va briser ce cœur si tendre, et flétrir une beauté... — Avant que la tienne m'eût apparu, Gulnare! mes yeux n'ont jamais demandé si d'autres pourraient l'égaliser. »

— « Tu en aimes donc une autre? — Mais que m'importe? — cela ne me regarde pas, — ne peut jamais me regarder. — Cependant — tu aimes, — et... — Oh! je porte envie à celles dont le cœur peut s'appuyer sur des cœurs aussi fidèles, — qui jamais n'éprouvent de vide, — dont jamais la pensée ne s'égare et ne soupire après des visions — semblables à celles qu'a créées mon imagination. »

— « Gulnare! — je croyais que tu aimais celui pour qui mon bras t'a arrachée à une tombe de feu. » — « Moi! aimer le farouche Séyd! Oh! — non! — non! — il n'a point mon amour! — Cependant il fut un temps où ce cœur s'efforçait de répondre à sa passion; — mais ce fut inutilement. Je sentais, — je sens — que pour aimer — il faut être libre. Je ne suis qu'une esclave préférée tout au plus, appelée à partager sa splendeur, et on me croit bien heureuse! Il me faut souvent subir cette question: « M'aimes-tu? » et je brûle de répondre « Non! » Oh! il est dur d'avoir à supporter une telle tendresse et de lutter en vain pour n'y pas

répondre par de l'aversion ; mais il est plus dur encore de sentir se contracter un cœur qu'un autre peut-être rempli de sa présence. Il prend ma main sans que je la lui donne — ni la retire. — Mon cœur ne bat ni plus vite — ni plus lentement, — il reste calme et froid ; et lorsqu'il laisse aller ma main, elle retombe comme un bras privé de vie, en s'éloignant d'un homme que je n'ai jamais assez aimé pour pouvoir le haïr. Mes lèvres restent froides sous ses baisers, et le souvenir du reste me donne un frisson glacial. Oui, — si j'avais éprouvé les transports de l'amour, en lui substituant la haine ce serait sentir encore ; mais non, — je le quitte sans regret, — je le revois sans plaisir, — et souvent, quoique présent, — il est absent de ma pensée ; et, quand viendra la réflexion, — et il faut bien qu'elle vienne, — je crains qu'elle n'amène désormais que le dégoût. Je suis son esclave ; — mais, en dépit de mon orgueil, je préfère mon esclavage au rang de son épouse ! Oh ! que ne puis-je voir cesser son insipide amour ! Puisse-t-il en aimer une autre et me laisser — hier encore — j'aurais pu dire à mon indifférence ! Oui, — si j'affecte maintenant pour lui une tendresse qu'il ne m'a jamais vue, souviens-toi, — captif ! que c'est pour briser ta chaîne, pour m'acquitter envers toi de la vie que je te dois, pour te rendre à tout ce qui t'est cher ici-bas, à celle qui partage un amour que je ne puis jamais connaître. Adieu ! — Voici venir le jour, — il faut que je m'éloigne. Il m'en coûtera cher ; — mais pour aujourd'hui du moins ne crains pas la mort ! »

XV.

Elle presse sur son cœur ses mains enchaînées, baisse la tête, s'éloigne et disparaît silencieuse comme un songe de bonheur. Est-ce bien elle qui était là ? Et maintenant, lui, est-il seul ? Quelle est cette perle liquide qui est tombée brillante sur sa chaîne ? C'est une de ces larmes sacrées versées sur les douleurs d'autrui, et qui s'échappent des yeux de la pitié, pures, brillantes, et déjà polies par une main divine. O larme trop persuasive, — trop dangereuse ! — larme toute-puissante dans les yeux de la femme ! — arme de sa

faiblesse, qu'elle manie habilement pour sauver ou subjuguier, — qui lui sert à la fois de lance et de bouclier ! fuyons : la vertu s'émeut, la sagesse s'égare à contempler trop complaisamment sa douleur ! Qui a amené la perte de l'empire du monde ? qui a fait fuir un héros ? une larme timide de Cléopâtre ! Mais pardonnons au triumvir sa douce faiblesse ; combien, pour une cause semblable, — ont perdu, non la terre, — mais le ciel ! combien livrent leurs âmes à l'ennemi du genre humain et se condamnent à d'éternelles douleurs pour en épargner à une beauté légère !

XVI.

L'aurore se lève, — et ses rayons éclairent les traits altérés de Conrad sans lui ramener l'espérance de la veille. Que sera-t-il avant qu'il soit nuit ? Peut-être un objet inanimé sur lequel le corbeau agitera ses ailes funèbres, que ses yeux fermés n'apercevront pas, pendant que ce soleil se couchera, et que la rosée du soir, humectant ses membres engourdis, viendra rafraîchir la terre et tout ranimer dans la nature, — tout, — excepté lui !

NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

¹ On a objecté que le déguisement de Conrad n'est point dans la vraisemblance. Peut-être a-t-on raison ; cependant voici un fait historique à peu près analogue :

« Désirant connaître par ses propres yeux la situation des Vandales, Majorien se hasarda, après avoir changé la couleur de ses cheveux, à visiter Carthage avec le titre de son propre ambassadeur. Genseric fut profondément humilié lorsqu'il découvrit qu'il avait reçu et laissé échapper l'empereur romain. Cette anecdote peut être rejetée comme invraisemblable, mais c'est une fiction qu'on n'a pu inventer qu'à propos d'un héros. » (Gibbon, *Histoire de la Décadence*, t. 6, p. 450.)

² Les derviches sont partagés en différents ordres et ont des collègues comme les moines.

³ *Zatanar*, Satan.

⁴ C'est un effet assez commun d'une violente colère chez les musulmans. On lit dans les *Mémoires du prince Eugène*, que le séraskier, ayant reçu une blessure à la cuisse et se voyant forcé de quitter le champ de bataille, s'arracha la moustache par lambeaux.

⁵ *Gulnare* est un nom de femme qui signifie textuellement *fleur de grenadier*.